Serge Rezvani

Le Canard du doute

STOCK

LE CANARD DU DOUTE

245

804²
97381

Du même auteur

Romans

Les Années-Lumière (Flammarion).
Les Années-Lula (Flammarion).
La Voie de l'Amérique (Bourgois).
Coma (Bourgois).
Les Américanoïaques (Bourgois).
Mille Aujourd'hui (Stock).
Fokouli (Stock).
Feu (Stock).
Le Portrait Ovale (Gallimard).

Théâtre

Le Rémora, collection « Théâtre ouvert » (Stock).
Body (Bourgois).
L'Immobile (Bourgois).
Le Cerveau (Bourgois).
Capitaine Schelle, Capitaine Eççɔ, collection « Théâtre ouvert » (Stock).
Le Camp du Drap d'Or, collection « Théâtre ouvert » (Stock).
Le Palais d'hiver (Bourgois).
La Mante polaire (Bourgois).

Livre de poche

Les Années-Lumière.
Les Années-Lula.
Mille Aujourd'hui.
Feu.

10/18

Les Américanoïaques.
La Voie de l'Amérique.
Coma.
Chansons silencieuses.

83

Rezvani

Le canard du doute

Stock

DL-22-03-1979-07414



nouv coll.

Direction de collection : Claude Daillencourt

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1979, Éditions Stock.

Le canard du doute aux lèvres de vermouth.

LAUTRÉAMONT.

Le Canard du doute *est composé d'autant de chapitres que de récits apparemment séparés et cependant coïncidant comme dans un jeu de dominos. Les « héros » se touchent, se croisent — parfois même sans le savoir — mais le lecteur, lui, les reconnaît.*

Nous sommes ici dans un monde de tyrans et de victimes, de vainqueurs et de vaincus, de géants et de nains, dans un monde autre, parallèle au réel, dans une dimension fausse, *pensée comme une œuvre d'art, une sorte de conte de fée forestier, un opéra enchanté où la distribution des images tiendrait lieu de syntaxe et de musique.*

R.

1

Nocturne

Donc ce soir-là il coupa le contact et abandonna la voiture au bord du chemin. Il apercevait la lumière entre les arbres : un point insignifiant qu'il s'efforça de ne plus perdre de vue pendant tout le parcours.

Il prit le raccourci, longea les bassins, s'arrêta un instant à la source pour se mouiller la figure, puis continua à grimper à tâtons la succession de marches qui, d'une terrasse à l'autre, le menèrent sur le terre-plein devant la maison.

Le souffle court, mal à l'aise, n'osant, ne sachant, hésitant, il resta un long moment immobile dans le noir. Pourquoi ne suis-je pas monté directement avec la voiture ? Peur de leur faire peur ? Mais frapper à la vitre en pleine nuit n'est-ce pas plus effrayant encore ?

Les mains en avant, il fit quelques pas, trébuchant parmi les touffes d'iris, curieux à l'idée de les surprendre, et honteux à la fois de sa curiosité. Il écarta les rosiers et se pencha contre la vitre.

Accoudé, le front posé sur la main, Saadi écrivait sous la lampe orange. Brusquement il leva la tête et fixa la vitre d'un regard étrange, un peu fou, interrogateur et anxieux. Puis il continua à écrire. Plus

Georges Hermann attendait, moins il se sentait le courage de frapper au carreau. Et pourtant il avait besoin d'eux, plus que jamais il était au cœur de l'abîme, seul, d'une solitude qui lui donnait la nausée. Et une simple vitre me sépare de... de quoi ?... de leur indifférence attentive, de leur insupportable compréhension — que j'ai toujours ressenties comme un refus de se laisser entamer par l'enfer des autres. Avec une jubilation malsaine, Hermann se délectait de sa détresse tout en se penchant avec avidité sur la vision bien close que la lampe orange dorait. Qu'écrit-il ? Que trouve-t-il à dire encore ? De vivre ne lui suffit-il pas ? Quelle trace espère-t-il laisser ?

Saadi cessa d'écrire et releva la tête. De nouveau son regard absent se posa sur la vitre noire, ignorant qu'il fixait Hermann droit dans les yeux. Il resta immobile, la lèvre inférieure tordue, les sourcils froncés... écrivit encore, releva la tête... se courba sur le papier, hésita, ratura, écrivit encore, posa trois points — et resta suspendu, indécis...

Lentement il se tourna vers la gauche et prononça quelques mots. Elle lui répondit. Hermann ne la voyait pas — elle est sur le divan, pensa-t-il. Il percevait leurs voix sans saisir le sens de ce qu'ils disaient. Ils rirent et Saadi approcha de la lampe le papier chargé de son écriture serrée où la marge en réserve faisait une bande claire. Il se mit à lire à haute voix, levant de temps en temps les yeux vers Lucia (toujours invisible pour Hermann, bien qu'exactement située). Est-ce possible de se mettre à ce point hors du monde ? Quel est leur secret ?

Hermann leva la main pour frapper au carreau, sur le point de crier : n'ayez pas peur, c'est moi, Georges, mais il n'osa, reculant d'un pas au contraire, subitement affolé à l'idée d'entrer chez

eux, tel qu'il était : mal rasé, les vêtements fripés, l'air hagard, portant sur le visage l'effroi de sa solitude et l'effroi de la nuit.

Au même moment Saadi renversa la tête contre le dossier du fauteuil et fit une sorte de grimace découragée. Le papier tremblait entre ses doigts. Qu'y avait-il sur ce papier ? De la vie ? Quelle vie ? (De la vie en transfusion, se plaisait-il à dire avec ironie.) Hermann avait envie de crier à travers la vitre noire : comment oses-tu mettre en balance ces signes d'encre — qui pour finir n'ont jamais réussi à capter l'ombre d'une ombre — avec la présence d'un être de sueur et de sang ? Car il transpirait et sentait son sang taper en lui. Frapper et crier : pose cette feuille, abandonne ton rêve et penche-toi sur ton vieil ami, moi, le pauvre Georges, apporte-lui le réconfort qu'il est venu encore une fois chercher auprès de vous, entourez-le d'amitié... Une montée de larmes l'aveugla et il trébucha parmi les iris. Effrayé à l'idée qu'on puisse le surprendre en train de les espionner, il redescendit jusqu'à la source et s'aspergea copieusement la figure, penché sous le tuyau de cuivre. Ah, combien je les ai aimés et détestés, ces deux-là ! Et Kirsten qui aurait tant souhaité découvrir une fêlure pour... pour quoi, au juste ? Pour s'approprier cette sorte de fluide électrique qui passe entre eux, les dévorer comme elle a toujours tout dévoré... Ils l'ont mise à la porte, ah, ah ! bien fait pour toi, ma vieille ! En voilà deux au moins qui ne se sont pas laissé prendre dans tes griffes, chère Descheemaeker.

Il alla jusqu'à la voiture et but directement à la bouteille. Bon Dieu, nous nous parasitons les uns les autres ! Combien de fois en avons-nous discuté. Lui il disait : On ne peut rien pour les autres. Si, on

peut, disait-elle. On peut tout pour les autres, disais-je — ce qui signifiait : Vous pouvez tout pour moi. Saadi fronçait les sourcils et répondait en tordant un peu la bouche : Non, non, on ne peut rien, rien. Amitié ? Compréhension ? Allons ! Tu sais bien, Georges, que ces mots n'ont aucune signification. Nous sommes des champs de force en lutte perpétuelle. Sous le sourire de l'homme, luit le piège carnassier. Notre « bonté » n'est que le signe humilié de notre lâcheté. Nous savons notre cruauté, notre égoïsme, notre implacable boulimie vitale. Alors nous donnons aux autres pour nous interdire de leur sauter à la gorge et boire à chaud la vie qui bat en eux. Hermann but encore puis doucement se pencha sur les bassins sous la treille. Il alluma une cigarette et resta appuyé contre la margelle, perdu, épuisé. Non, non, se disait-il, je refuse cette voix ! Saadi n'a jamais dit ça ! Non, c'est vrai il n'a jamais *dit* ça mais je suis sûr qu'au fond de lui c'est ainsi que parle une voix abominable et secrète... à moins que ce ne soit en moi qu'habite cette voix. Hermann était hors de lui, expulsé de lui-même, errant, éperdu. Il s'affala dans l'herbe. Un chien aboyait au loin dans la campagne, et il était là, dans les senteurs médicamenteuses de marjolaine, vautré. Ah, pourquoi n'ai-je pas frappé au carreau ? Je me serais laissé aller dans le fauteuil délabré en face de sa table et j'aurais geint, oui j'aurais jérémié — comme l'été dernier lorsque j'étais venu avec Kiki — jusqu'à ce que son œil s'allume de pitié... Et tout en lui se serait rebellé contre ce sentiment humide. Cependant que mot à mot j'aurais lu dans sa pensée : Ce soir je veux te détester parce que tu me déranges ; je refuse ta pauvre gueule et tes pleurs ainsi que tes mensonges, Georges mon vieil ami... Mais malgré ces pensées blessantes il se serait penché et m'aurait

serré contre son épaule — comme l'été dernier, comme l'été dernier lorsque j'étais venu avec Kiki. Ah, rien n'est plus contagieux que les larmes ! Il se serait détourné vers Lucia — elle aussi aurait été émue — et de surprendre cette émotion sur les lèvres, les cils de Lucia... Qu'aurait-il fait ? Il se serait assis près de la lampe orange et... et quoi ? Oh, je n'en sais rien ! Il serait resté silencieux, les sourcils froncés avec l'impression angoissante d'avoir soudain un visage de bûche souriante. Il aurait pensé : Et Lucia ? Ah, combien elle est attentive ! Que de douceur, de tension vers les autres, de tendresse aussi ! Connaît-elle comme moi cette terrible voix qui ricane et doute ? Il se serait dit encore : Quelle est sa part de ténèbres ? Où s'arrête sa sincérité ? Que donnons-nous de nous ? Sans elle je meurs. Je serre son corps, je prends son souffle, lèvre à lèvre, nos yeux d'eau mystérieuse se cherchent, se caressent, notre passion électrique passe par les annneaux de nos yeux en lentes poussées du regard ; de toute notre âme nous nous assurons, nous nous rassurons, ô mon amour, je suis là, ne crains rien, aie confiance, bien qu'au même moment, dans les couches de ténèbres et de détresse, l'être des profondeurs crie d'effroi et de mort ; et c'est parce qu'il crie sa mort que l'être d'effroi se donne du fond de l'âme et invente amour douceur tendre détresse, tendresses lentes, ô mon amour je suis occupé de toi bien qu'un terrible vertige me fasse perdre pied, il faut que je te touche, que je pose mon regard sur tes paupières, que j'appuie mon regard sur ta peau avec l'insistance de chair d'un baiser... Ah, combien de fois l'ai-je capté dans leurs yeux ce fluide plein de paroles muettes ! Cet échange terrifiant qui exclut l'univers. Mais elle, elle dans tout ça ? Lui, il la sait autre que ce qu'elle offre d'elle, il la sait, elle

aussi, fragile et pleine d'effroi, mais son effroi il est rare qu'elle en parle. Certaines nuits lorsque tout à coup leurs mains s'étreignent au fond du noir de la nuit et que jetés d'un élan leurs membres se mêlent... *eux*, dans le vide mortel de l'insomnie... certaines nuits j'imagine...

Je suis un homme détruit. J'ai renoncé, et ce renoncement s'est répandu sur moi comme une substance incolore, et cette substance du renoncement rend gris et incolore même l'air qui m'entoure. Ça aussi je l'ai lu dans leurs yeux lorsque nous étions arrivés, Kiki et moi, à l'improviste.

« Devine qui est là ? » Elle nous avait précédés pour le prévenir, paraissant presque frêle dans un peignoir de bain éponge trop grand dont elle avait noué étroitement la ceinture.

« C'est Georges et Kiki. » Elle était joyeuse mais une légère angoisse se sentait dans la façon trop joyeuse dont elle avait prononcé nos noms. J'avais envie de leur crier : mes amis, j'ai besoin de vous. Mais je me taisais.

La frappe de sa machine à écrire s'arrêta net et il sortit sur le pas de la porte. Les années avaient passé, il avait vieilli, des rides marquaient son visage. Nous nous donnâmes l'accolade sur le seuil de la maison. Je me souviens de l'imperceptible recul quand sa main se posa sur mon épaule.

J'avais dit, rougissant de gêne : « J'ai affreusement grossi, hein, vieux, depuis la dernière fois ? »

« C'est vrai », avait répondu Saadi, « qu'est-ce qui ne va pas, vieux ? » Non, il n'avait pas dit ça... peu importe.

Nous nous étions assis autour de sa table de tra-

vail. De nous tous, seule Kiki était à l'aise. « Tu écris un nouveau bouquin ? » Elle s'était saisie d'une feuille qui traînait et nous avait lu tout haut quelques phrases.

Saadi souffrait de notre intrusion — ça se voyait à son sourire trop doux. Lucia cligna vers lui ses deux yeux ensemble — croyant que je ne la voyais pas ! T'en fais pas, lui dirent ses beaux yeux marron doré. Elle disparut dans la cuisine et revint avec du café, du pain et du beurre. Saadi repoussa les feuilles éparses et elle posa sur la table un plateau chargé. Kiki mangea avec avidité, elle semblait heureuse, détendue d'être chez eux. Elle le leur dit à plusieurs reprises. Je ne pus ni boire ni manger. J'étais mal. Rien n'était plus pareil. Trop de temps avait passé. J'étais surtout terriblement déçu de leur attention douloureuse. Ils ont pitié de moi et je ne supporte pas leur pitié. Que suis-je venu chercher auprès d'eux ? Ils sont là, souriants, aimables, si aimables et attristés. Ils compatissent... mais de si loin. A aucun moment le nom d'Arlette ne fut prononcé. Je leur en fus reconnaissant. Et subitement je les détestai pour leur discrétion, leur gentillesse attentive et un peu distraite, leur compréhension trop penchée, comment dire ? leur tension du corps entier qui laisse cependant en réserve l'esprit secret de leur couple qu'ils préservent — comme toujours — par ce semblant d'intérêt et de douloureuse compréhension. Ils compatissent trop bien à mon désarroi, me disais-je, ils comprennent trop bien pour me comprendre. Il n'y a rien à vaincre, pas besoin de les convaincre. D'emblée ils sont entrés dans mon malaise, sans crainte, sans hésitation, car au fond ils s'en foutent. Que leur importe les autres !

Je me levai : « Bon, je suis désolé de vous avoir *dérangés.* » (J'insistai sur le dérangés.) J'étais venu

pour leur vider mon cœur (vider la poubelle de mon cœur, oui ! ah, ah !), leur parler, faire le net en moi. Et voilà que je ne pouvais plus les supporter.

Allongée sur le divan au fond de la pièce, Kiki s'amusait avec la chatte. « Hé, papa, où vas-tu ? » Ses yeux clairs virèrent au noir, sa jolie bouche se crispa et elle dit, frémissante d'une subite colère : « Allons, vieux, reste assis. Assis ! je te dis. Pas de chantage avec eux. Est-ce qu'on peut dormir chez vous une nuit ? Dites franchement : C'est possible ? »

« Bien sûr que c'est possible », répondit Lucia en riant.

« Vous en faites pas, on va pas vous envahir. »

« Mais il n'y a pas de problème. » Dans la voix de Saadi je sentis, presque avec plaisir, une pointe d'agressivité. Kiki jetait des coups d'œil amusés vers Lucia. Je m'assis de nouveau et me tus. Kiki fronça le nez, elle dit :

« S'il vous plaît, un peu d'ironie. Vous étiez nettement plus marrants lorsque papa m'emmenait chez vous dans le temps. Et maintenant, nous voilà tous compassés. »

Elle roula une cigarette à l'aide d'un petit appareil, tira quelques bouffées et la tendit à Lucia. Elle refusa avec un sourire. Saadi aussi refusa. J'hésitais mais Kiki me la mit d'autorité entre les lèvres.

« Voyez », dit-elle, « n'est-ce pas émouvant, papa fume. Lui, le raté de la vie, et moi la ratée de naissance, nous nous sommes re-joints. Au moins vous deux vous n'avez pas été dupes, vous n'avez pas eu comme lui et maman la lâcheté de vous reproduire. Vous êtes marrants tous les deux. Dites-moi, vous refusez l'espèce ? Hé, Lucia, tu te souviens quand tu me prenais sur tes genoux et que tu me berçais ? Au fond j'aurais bien aimé avoir une mère comme toi... non, en vérité tu n'es pas une mère,

Lucia, mais une vraie femme. » Elle regarda Lucia dans les yeux et rit d'un rire volontairement idiot. « Dis, tu ne m'en veux pas que je dise ça, hein Saadi ? Sans blague, vous ne pouvez pas imaginer combien j'aime chez vous ce refus de vous reproduire. C'est démoniaque, sans blague. Moi je trouve ça démoniaque et c'est ça qui me plaît. Une femme et un homme qui refusent de procréer, moi je trouve ça démoniaque. Je vous aime parce que vous êtes terriblement démoniaques. »

Elle se leva, fit plusieurs fois le tour de la chambre et se recoucha sur le divan, posant sans se gêner ses baskets sur les coussins en cachemire. Elle tira la queue de la chatte et dit en s'accoudant brusquement :

« A propos, qu'est-ce qu'on est bien chez vous. On aurait envie de s'endormir ici et de ne plus jamais jamais se réveiller. Je sais, je vous pompe l'air mais je suis bien ici... si bien... Le ciel et la terre sont les parois de notre cellule. C'est terrible ce qu'on étouffe partout. Savez-vous que nous avons passé une sorte de contrat, papa et moi, l'autre jour... regardez-le, il me fait des signes, il veut que je me taise. Nous avons convenu, papa et moi, de ne pas nous embarrasser l'un de l'autre. De ne pas intervenir... de ne pas se mêler... même si je prenais un revolver... » Elle mit un doigt dans sa si jolie bouche et fit : « Plof ! Fini, plus d'univers, plus rien. Eh bien... »

Je criai du fond de mon désespoir : « Kiki ! »

« Ça va papa ! Chacun est libre de se faire sauter, non ? » Elle se frappa la tempe. « C'est là que réside le lieu de toutes les libertés. Une pression sur la détente et cette connerie de cosmos vole en éclats. Pan ! »

Et ainsi de suite elle parla d'une haleine, passant

d'un sujet à l'autre, nous entraînant insensiblement dans son vertige. Que pouvions-nous faire ? Une nécessité vitale semblait pousser hors d'elle, expulser des mots de plus en plus difformes, hachés, ivres, incohérents. Elle était déchaînée, nous communiquant à tous les trois cette tension des nerfs, stridente comme un mauvais accord extorqué d'un violon raclé... Plusieurs fois je voulus l'arrêter mais d'un froncement de nez elle me fit taire. Tout y passa : des bribes d'images, des phrases terrifiantes, drôles, misérables à pleurer. Pleurer ? Ah, combien je souhaitais qu'elle casse et s'effondre en pleurs. Qu'elle pleure devant eux, bon Dieu, et tombe ce masque d'intense souffrance, me disais-je, qu'elle pleure et que cette carapace d'ironie soit lavée par les larmes ! Je lisais sur le visage de Lucia, dans cette attention soutenue qu'elle mettait à absorber le discours survolté de Kiki, je lisais sa patience sacrée... (là où nous autres, Saadi et moi, nous ne mettions qu'une sacrée patience)... j'observais à la dérobée son visage sensuel, d'une pâleur de levain, où les lèvres et les yeux vivaient d'une sensualité de fleur de chair... se délayaient dans la pénombre dorée...

Je sursautai. Kiki venait de s'arrêter au milieu d'une phrase : « ... bon, ça va ! De toute façon à quoi ça sert de se débattre, hein ? Partout c'est le désert. Avec tout le monde c'est le désert, non ? Partout ! Les cœurs sont arides... sauf le tien, Lucia... c'est vrai, si tu n'avais pas tout donné à celui-là (elle désigna Saadi d'une grimace), s'il ne t'avait pas volée, accaparée, kidnappée... Nous sommes là, nus, désolés, tremblants devant votre porte et vous, pendant ce temps, vous vous envoyez des signaux télépathiques, oh je les sens qui passent les signaux de votre folie... Alors, on couche ici, juste ce soir, O.K. ? hein pa-pa ? »

Ce « hein pa-pa » me frappa comme un coup de poing. Bon Dieu, en effet, qu'il était dérisoire, médiocre, sans réalité ce lien... ce lien de quoi ? du sang ? quel sang ? je vous le demande, ce lien des mots...

Après le déjeuner nous fîmes une balade. Je déteste la nature mais il fallut les suivre par les sentiers. Je transpirais dans la salade forestière. Kiki marchait devant avec Lucia ; j'entendais son rire (qui me faisait mal comme un pleur) dans le chahut infernal des cigales. Saadi, lui, ne me quitta pas de toute la promenade. Il semblait souffrir de me voir peiner. A un moment — nous nous étions arrêtés sur une crête d'où l'on pouvait voir toute la côte jusqu'à l'Esterel, je soufflais, les yeux brûlants du sel de la sueur, pendant que Saadi me montrait la presqu'île de Saint-Tropez plus près de nous, plate et embuée entre les mâchoires bleues de la mer piquée de quantités de voiliers blancs — à ce moment donc de cette infecte promenade, relevant brusquement mes lunettes, je dis à Saadi :

« Qui parlait du regret de ne pas être poète, de ne pas être initié à la science des larmes ? Tu te souviens ? »

« Non, je ne vois pas », répondit-il agacé.

« La science des larmes... Tu sais mon vieux, j'ai craqué en profondeur. C'est tragique, vieux, j'en ris pour ne pas en chialer. Qui parlait du don des larmes ? Eh bien, depuis quelque temps je me suis découvert ce don terrible. Et me voilà informe... Marrant, non ? »

« ... »

« J'ai cru à la science et je n'ai pas cru aux larmes. Tu te souviens ? Et maintenant je ne crois plus aux aléas de la science et je suis habité par les larmes. »

Je tâtai mon front et fit glisser mes lunettes noires comme un voile de deuil sur Saadi et ce paysage écœurant autour de nous. Lui, il eut un sourire contraint qui voulait dire : Oh, tout ça est si loin aujourd'hui, laissons ces vieilles discussions dans les clairs-obscurs de notre adolescence.

Lucia nous appelait.

Nous reprîmes notre escalade parmi les chênes-lièges aux écorces noircies par les feux de forêt. Impression que des insectes s'étaient introduits par les jambes de mes pantalons.

Je dis, zozotant dans la scie des cigales : « Voilà ma vie, vieux ! Ze me zuis bel et bien gouré. Tu te souviens de l'époque où j'écrivais : Quel poème aujourd'hui a bouleversé le monde comme l'a fait la bombe atomique ? C'était en dix-neuf cent cinquante. L'année où vous vous étiez rencontrés, non ? »

« C'est vrai. Nous avons commencé le demi-siècle ensemble. »

« Et moi, pendant ce temps, je militais et j'écrivais ces inepties. Vouloir à toute force prouver prouver prouver... Prouver quoi ? Que l'homme a raison de chercher à mettre de l'ordre dans cette abominable poubelle. Aujourd'hui nous n'édifions que des utopies de salive et de chiffre... rien de plus. Et la poubelle, quoi qu'on fasse, restera toujours poubelle. » (Ah, être aimé, me disais-je, aimer !) Il se taisait, marchant tranquillement devant moi. Je remarquai avec une sorte de satisfaction mesquine que ses cheveux si noirs, qui bouclaient assez longs sur le

cou, étaient mêlés de cheveux blancs. Un tiers de cheveux blancs pour deux tiers de noirs.

Je m'arrêtai essoufflé : « Tu te souviens, Saadi, du : *Il faut être absolument moderne,* de Rimbaud ? Une existence entière à brandir ces mots lancés jadis par une petite frappe sublime... » J'enlevai mes lunettes embuées de sueur et les essuyai avec le pan de ma chemise. De les remettre sembla atténuer le crissement des cigales. « J'ai passé mon existence à brandir des mots triés : Soyez poètes mais pas au-delà de dix-huit ans. Verboten ! Seize, même... oui, seize, suffit ! Après : le Harrar, l'action, le trafic, l'avarice et, pour finir, la mort par gangrène et folie de l'or. Voilà ce que nous autres, les hommes en caoutchouc blindé, aimons en lui : l'adulte, le renégat. » Encore une fois, j'enlevai mes lunettes et m'essuyai le front les joues le cou. « Comment pouvez-vous vivre dans ce boucan ? »

« Quel boucan ? »

« Quoi ? »

« De quel boucan parles-tu ? »

« Zzzzzzz ! » Je levai un doigt vers les insectes invisibles.

Il haussa les épaules et rit.

Je scandai essoufflé : « *Allons, la marche ! le désert, le fardeau, les coups, le malheur, l'ennui, la colère. — L'enfer, là sûrement les délires de mes peurs...* N'est-ce pas sublime ? Hé, vieux, tu vas me faire crever à grimper si vite. Quelle caution ne nous a-t-il pas donnée, ce pauvre Arthur ! Et cependant, tout au fond de nous, nous poussions sa plainte : *Ah, je suis tellement délaissé !* » Je m'appuyai à un arbre et tentai de reprendre ma respiration. « Délaissé ? Mot interdit. Nous autres nous savions, nous savions et nous faisions taire tout le reste. Nous savions où. Nous savions comment. Nous savions

quand. Nous nous sommes battus, le regard fixé sur la Grande Sœur des steppes. Ah, je les ai fait mûrir les fameuses tomates antimendéliennes de nos superbiologistes staliniens ! Je vivais ébloui. Ah, j'avais un but, alors ! Que c'était confortable ! Et s'il l'avait fallu, j'aurais fait taire en moi le recul et j'aurais tiré, pan ! à bout portant sur mon meilleur ami, toi en l'occurrence. »

Eh oui, à l'époque aurais-je hésité ? Hum ! Combien de fois Saadi me l'avait dit. Plaisantait-il vraiment ? Non, il voyait juste. C'était devenu presque un jeu entre nous.

« Georges, tu y crois tellement que tu n'hésiterais pas à me descendre sur ordre. »

« Pour ton bien, vieux, pour ton bien », rectifiais-je en riant.

...

Je touchai le tronc brûlé d'un chêne-liège et, constatant que mes mains étaient sales, je les levai triomphalement dans la lumière d'été.

Cette nuit-là, je ne pus dormir — je couchai sur le divan de la pièce où il travaille habituellement et Kiki dans la véranda —, j'ouvris différents livres qui traînaient : *Dans le carnaval de l'Histoire, Sombre comme la tombe où repose mon ami, Le Procès de Gilles de Rais,* de Bataille, bizarrement annoté. (Dans la marge je lus à plusieurs reprises les noms d'Habrok, de Nir et de la Descheemaeker.) Une feuille de papier tomba sur la table. Je réussis à déchiffrer ces quelques phrases terrifiantes écrites de la main de Saadi :

Habrok aurait tourné un film sur Gilles de Rais
pas un film de fiction

il aurait poussé la logique du cinéma jusqu'à jusqu'au réalisme
ou plutôt il aurait poussé le surréalisme
jusqu'à sacrifier des enfants
de vrais enfants
le bruit court (lancé par Kirsten) qu'il aurait acheté des gosses au Yémen et qu'il
Lucia pense que ce sont d'ignobles ragots
Kirsten cependant prétend qu'elle aurait vu les rushes un soir au Hameau
les séquences sont paraît-il tellement insoutenables
qu'Habrok aurait renoncé à poursuivre le montage
et pourquoi ne l'aurait-il pas fait ?
quelqu'un devait le faire
donc quelqu'un l'a fait
le cinéma porte en lui le crime
on provoque le crime pour en saisir les séquences
on commence par prier le bourreau de surseoir à l'exécution le temps de régler les éclairages ...
ou de recharger la caméra
on dissèque le cadavre d'un vieux clochard
on éventre des chevaux puis des putains
et on finit par dépecer des enfants
c'est dans la logique infernale du vol des images
qu'aurait fait Gilles de Rais aujourd'hui ?
se serait-il privé de tourner les séquences de ses orgies ?
et voilà
nous y sommes
ils l'ont fait devant des caméras

Je glissai la feuille à sa place et posai le livre. La lecture de ces notes m'avait mis mal à l'aise. Je n'aime pas Kirsten Descheemaeker ni ses amis... mais après tout...

Ne trouvant toujours pas le sommeil, je parcourus d'Oscar Wilde *Le Portrait de Mr. W.H.* puis *Les Lois de l'hospitalité* du louche et délicieux Klossowski, et pour finir je m'engloutis dans *Le Précis de décomposition*. J'y retrouvai avec une amère volupté cette phrase : Rien ne peut changer notre vie si ce n'est l'insinuation progressive en nous des forces qui l'annulent. Ou bien, souligné de sa main : Celui qui arriverait, par une imagination débordante de pitié, à enregistrer toutes les souffrances, à être contemporain de toutes les peines et de toutes les angoisses d'un instant quelconque, celui-là — à supposer qu'un tel être pût exister — serait un monstre d'amour et la plus grande victime dans l'histoire du cœur.

Je me levai et allai finir les verres du dîner dans la cuisine. Un oiseau de nuit miaulait tout près de la maison, j'en eus comme une coulée de glace dans les veines. Donc ils vivent ici, dans ce silence peuplé d'orfraies, elle et lui, seuls, nuit après nuit, année après année !

Je revins dans la pièce de travail encombrée de livres de dessins de tableaux... et je m'arrêtai oppressé au centre de ce cocon que les feux de l'hiver avaient doré. Alors c'est ici, dans cet antre chatoyant qu'il écrit ? Je retournai dans la cuisine et réussis à mettre la main sur une bouteille de whisky que j'emportai avec moi.

Sans bruit, je m'installai à sa table, devant la pile de feuilles manuscrites que j'ouvris au hasard.

... se roule dans l'herbe blanche et frotte son museau sur le sol, cherchant à mordre cette poussière inconnue — dont la race entière des loups semble se souvenir soudain en lui.

L'homme et la femme descendent en courant les terrasses successives du vallon. Ils passent près de la source et s'arrêtent sous l'arbre enneigé chargé de fruits translucides. L'homme grimpe sur le kaki et, pendant que le chien jappe en sautant sur place, il cueille délicatement les fruits étranges qu'il jette un à un dans la jupe que la femme soulève devant elle en riant.

Les branches en arceau des eucalyptus se balançaient dans la lumière d'août. (Ceci dans la marge, écrit à la main.)

D'un coup la neige brouille tout. Les flocons deviennent épais, gluants comme de la pâte fraîche. L'homme et la femme, suivis du chien fou, remontent vers la maison, se débarrassent de leurs bottes et de leurs vestes fourrées que la neige a trempées et, accroupis devant le feu, ils sèchent leurs cheveux. Ils sont heureux, débordants d'une joie enfantine. Ils ont toujours aimé à la folie leur solitude que cette soudaine tempête de neige

accuse aujourd'hui. Un silence chargé pèse sur les montagnes, les recouvre doucement, tous les deux, les efface du monde (leur semble-t-il), les rend encore plus présents et uniques l'un pour l'autre.

Une poussière de soleil embuait la vitre, troublait un peu le paysage. (Dans la marge, écrit à la main.)

Il va vers la fenêtre. De grands nuages couleur d'ardoise glissent très bas, presque à la hauteur des arbres. La neige s'en détache, bien visible contre le ciel mouvant.

Il se retourne et dit :

« Ils ne pourront sans doute pas venir. D'ici ce soir la neige sera trop épaisse. »

« Ça m'étonnerait qu'ils ne viennent pas », dit-elle, « je suis sûre qu'ils seront là cette nuit, avec nous. »

(Dans la marge aussi.)

Où en étais-je ? Ils s'installent dans la cuisine et finissent de préparer le fameux repas de réveillon.

Vers la fin de l'après-midi, l'homme décide de sortir de la maison pour déblayer le toit surchargé de l'atelier. Une épaisse couche de neige recouvre maintenant les collines. Les arbres ploient sous le poids de cette neige gluante qui s'accumule jusque sur les plus fines branches. Derrière la maison, les grands mimosas en fleur se sont effondrés, brisés net. Les touffes d'un jaune doux et pelucheux jonchent la cour et aussi le chemin de la châtaigneraie. L'homme traîne les arbres fleuris qu'il dresse contre les murs, à l'intérieur de l'atelier,

transformant la longue salle encombrée de tableaux en grotte jaune et odorante. Il allume le poêle et le laisse chauffer jusqu'à ce que les tuyaux deviennent rouges. Ensuite il improvise une table en clouant de vieux tableaux bout à bout qu'il recouvre de draps sur lesquels il jette des fleurs de cognassier du Japon, des iris précoces et des narcisses qu'ils vont ensemble cueillir sous la neige.

(Rajouté à la main.) Ne pas oublier de parler du camélia blanc.

Elle le rejoint dans l'atelier et dispose le couvert.

Il dit :

« S'ils ne viennent pas, nous réveillonnerons tous les deux... »

Il la prend dans ses bras et la garde un moment contre lui.

Il dit encore :

« Au fond, je souhaite qu'ils ne viennent pas. » Ils s'embrassent et rient émus de découvrir en eux cette même émotion, ce même élan qui les avait jetés l'un vers l'autre par une nuit de Noël semblable à celle-ci, froide et neigeuse. Bien des années avaient passé sans qu'elles les marquent. Une fois pour toutes le temps s'était arrêté... s'est arrêté au moment exact où leurs peaux sont entrées en contact pour la première fois. Depuis, tout s'est confondu dans une spirale immobile qui les emporte hors du temps... Ils s'étaient lancés « de toute leur âme » dans l'invention de leurs vies jumelles, et leurs vies jumelles les avaient absorbés, âmes et corps, jusqu'à les confondre si inti-

mement, si profondément que même la parole — si elle n'avait été ce chant, cet ornement de rire et de tendresse — leur eût été superflue.

La nuit tombe maintenant, l'atelier n'est plus éclairé que par les lueurs irrégulières du poêle. Leurs yeux scintillent, leurs dents scintillent, les bagues et le collier d'argent de la femme scintillent. Un lourd parfum de mimosas tièdes les entête.

Brusquement le poêle renvoie une bouffée de fumée, et un retour de flamme lèche la fonte. Des coups sourds ébranlent la maison. L'homme ouvre la fenêtre et voit le ciel se fendre et se déchirer. Des étoiles glacées apparaissent ainsi qu'une lune ronde, bien plate, veinée de bleu. Un froid intense leur coupe la respiration. Ils reculent, tous les deux surpris de ce changement si brusque. Sous leurs yeux le chaos blanc semble se soulever dans les halètements du vent. Des morceaux de neige détachés des arbres volent d'un bout à l'autre du vallon. D'un coup le ciel s'est ouvert sur un gouffre noir où les étoiles et la lune luisent d'une lumière minérale. Ils sont au centre d'un cristal noir. Ils referment la fenêtre et allument les bougies et les lampes à pétrole. L'atelier ressemble à l'intérieur d'une pépite d'or. L'homme remplit deux grands verres de vodka, sort ramasser de la neige qu'il dépose délicatement dans l'alcool. Deux petites banquises s'effondrent entre leurs doigts. Elle lève son verre et le garde un moment entre elle et lui. La femme voit l'homme à travers l'alcool brouillé de neige. Il est sombre et inquiet, elle le reconnaît tel qu'elle l'avait vu la première fois. Puis ils boivent, riant de cette soudaine solennité. Cette longue table d'un banquet fantôme les impressionne. Toutes ces fleurs

coupées sur la nappe, et ces arbres entiers dont les grappes jaunes et charnues retombent sur eux en arcs odorants...

(Et ceci griffonné dans la marge.) Est-ce ainsi que viennent les souvenirs ? Est-ce ainsi ? Une succession d'images articulées au présent et qui sautent au rythme de phrases courtes et banales ? Que reste-t-il ? Et pourtant tout cela nous l'avons si intensément vécu, improvisé, inventé sur le bord du gouffre, chaque souffle, chaque geste, chaque regard, chaque sourire... Ah, faut-il renvoyer ces images au passé et dire que nous bûmes et comptâmes, en plaisantant, les années de nos vies réunies ?

Quelle illusion ! Rien n'a changé, ils viennent de se rencontrer. Leurs yeux brillent d'une joie intense.

(Dans la marge.) Soudain nous fûmes en larmes, jetés l'un contre l'autre devant cette longue table chargée de fruits de vins de fleurs... Je me souviens, je me souviens...

Ils s'étreignent secoués de rires, les yeux remplis d'eau claire, et ils ne peuvent prononcer un seul mot...

Nous nous bercions sous les ramures jaunes, chancelants d'une joie d'une exaltation qui nous déchirait comme un sanglot. (Rajouté à la main.)

« *Mon amour.* »
Ils s'éloignent de la table de banquet et ils